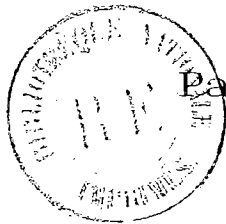


# HISTOIRE ILLUSTRÉE

DES

# ANIMAUX



Par Victor DELCROIX

AVEC GRAVURES DANS LE TEXTE



ROUEN

MÉGARD ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1882



qui se tient prête à le défendre aux dépens de sa propre vie. Elle l'allait pendant vingt mois et s'en occupe encore après qu'il est sevré. Si, avant cette époque, il vient à la perdre, il trouve sans peine une autre nourrice.

Pendant les grandes chaleurs, les cours d'eau se dessèchent, et, poussés par la soif, les habitants des forêts se réunissent autour des lacs ou des étangs où il reste encore de l'eau. Les éléphants s'y rendent aussi, et dès que les autres animaux sont avertis de leur approche, ils prennent la fuite de tous côtés.

Par un clair de lune splendide, le major Skinner put les observer à l'aise, en se plaçant dans les branches d'un arbre qui formait un dôme au-dessus de la pièce d'eau.

Il vit un grand éléphant sortir de la forêt, sans faire le moindre bruit, s'avancer jusqu'à trois cents pas de l'étang et demeurer immobile comme un roc pendant quelques instants. Il continua de s'approcher, puis, s'arrêtant à trois reprises, il ouvrit ses longues oreilles pour mieux écouter. Il arriva ainsi jusqu'au bord de l'étang; mais, sans y étancher sa soif, il retourna sur ses pas et rentra dans la forêt.

Il en revint bientôt, accompagné de cinq autres éléphants, qu'il plaça en sentinelles, pendant qu'il allait chercher le reste du troupeau, composé de quatre-vingts à cent têtes. Tous marchaient en silence; le major les voyait, mais il ne les entendait pas. Le guide s'avança de nouveau, puis, après avoir sans doute interrogé les sentinelles, il donna à ceux qui le suivaient la permission d'approcher de l'étang, vers lequel tous se précipitèrent aussitôt, sans témoigner aucune inquiétude.

Le guide entra le dernier dans l'eau, où ils jouissaient du plaisir de se baigner et de boire à longs traits. Du haut de son observatoire, l'officier prenait plaisir à les voir se désaltérer. Il croyait, dit-il, qu'ils allaient vider l'étang. Quand il jugea leur soif éteinte, il cassa une petite branche; le troupeau s'enfuit et disparut dans l'épaisseur des bois.

Les éléphants ont un régime exclusivement végétal. Ceux qui vivent en liberté trouvent dans les immenses forêts de leur pays de quoi satisfaire leur robuste appétit; ils arrachent des touffes d'herbe, mangent des feuilles, des fruits, des branches déjà grosses; et lorsqu'ils s'aventurent au milieu des champs cultivés, ils y causent de grands dégâts. Les planteurs peuvent toutefois se préserver de leurs invasions; car il est rare qu'une faible clôture ne parvienne pas à les arrêter.

Il faut aux éléphants captifs une si énorme quantité de nourriture, qu'on ne trouve pas grand avantage à les dresser au travail. On leur donne, outre l'herbe et le feuillage, qu'on ne ménage pas, environ cinquante kilogrammes de riz par jour.

Les chaudes contrées habitées par les éléphants, soit en Asie, soit en Afrique, sont aussi la patrie du rhinocéros, qui, sous le rapport de la taille et de la force, ne le cède guère à ces puissants animaux. Il paraît même encore plus massif, parce qu'il a les jambes encore plus courtes et le ventre fort gros. Sa lèvre supérieure possède la faculté de s'allonger et de saisir les objets; mais,

quoiqu'il s'en serve pour cueillir les feuilles et les menues branches dont il se nourrit, elle ne peut être comparée pour la force ni pour l'adresse à la trompe de l'éléphant.

La tête allongée du rhinocéros est surmontée de deux oreilles droites, pointues et mobiles; les yeux, très-petits et presque toujours demi-clos, annoncent peu d'intelligence et permettent de douter que sa vue soit perçante. Entre les deux narines, placées au-dessus de la lèvre supérieure, s'élève, sur la partie renflée du museau, une corne, caractère distinctif de cet animal, dont le nom vient de deux mots grecs : nez et corne.

Le rhinocéros d'Asie n'a qu'une corne; celui d'Afrique en a deux. Ces cornes ne sont pas placées de chaque côté de la tête; mais la seconde, plus courte que l'autre, se trouve sur la même ligne, en se rapprochant du front.

La principale atteint souvent une longueur de soixante à soixante-dix centimètres. Large à la base, elle se termine en pointe et se courbe légèrement en arrière. Les cornes du rhinocéros ne sont pas à cheville osseuse, comme celles des ruminants; elles sont formées de poils soudés ensemble, ce qui ne les empêche pas d'être très-lourdes, très-solides, de pouvoir prendre un beau poli et d'être employées à divers ouvrages, tels que vases, coupes, poignées de sabres, d'épées, de couteaux de chasse, etc.

Le rhinocéros a le cou extrêmement court, les épaules hautes et massives. Son corps trapu est recouvert d'une peau si dure et si épaisse, qu'elle ne peut guère être entamée que sous les plis qui semblent la partager, et qui la font ressembler aux diverses pièces d'une armure. Sans ces plis, l'animal, emprisonné dans cette raide carapace, ne pourrait faire aucun mouvement. Cette peau, presque nue, d'un gris foncé, tirant sur le violet, a des teintes claires sous la profondeur des plis; partout ailleurs, elle est semée de rugosités, auxquelles on donne à tort le nom d'écailles.

Une petite queue mince termine ce gros corps, et les jambes épaisses reposent sur des pieds très-courts, dont les trois doigts sont enveloppés de sabots.

La marche de cet animal est pesante, excepté lorsqu'il est poursuivi ou en proie à quelque accès de colère, ce qui lui arrive de temps en temps. Dans ce cas, il pousse des cris aigus; mais ordinairement sa voix ressemble au grognement du cochon.

On ne rencontre les rhinocéros ni en troupes ni en grandes familles; ils vivent solitaires dans les forêts vierges et recherchent surtout les lieux marécageux. Ils aiment à se vautrer dans la boue, et ce n'est pas sans raison; car, si épaisse que soit leur peau, certaines mouches la percent de leurs aiguillons, lorsqu'elle n'est pas recouverte de ce manteau protecteur.

Le rhinocéros a très-anciennement habité notre globe. On a retrouvé dans les terrains formés avant le déluge les débris d'un grand nombre d'espèces de ces animaux. Ceux qu'on trouve aujourd'hui en Asie sont de plus forte taille que ceux d'Afrique; ceux de Java n'ont qu'une corne, et ceux de Sumatra en ont deux.

Dans l'Inde, on chasse principalement le rhinocéros en se servant de chevaux rapides et légers, auxquels on fait faire de brusques écarts dès qu'on a blessé le monstrueux animal. Celui-ci entre en fureur, laboure la terre de sa corne, fuit droit devant lui, à travers tous les obstacles, qu'il brise sans effort; mais ce qui rend la poursuite moins périlleuse, c'est qu'il ne revient jamais sur ses pas. Quelquefois les chasseurs de haut rang sont montés sur des éléphants; et quand le rhinocéros blessé, irrité, ou mis en fuite, rencontre un de ces animaux sur son chemin, il ne craint pas de l'attaquer.

En Afrique, les indigènes s'approchent sans bruit du rhinocéros, qui passe une grande partie du jour à dormir, à l'abri des rayons du soleil; ils se glissent en rampant jusqu'à ce qu'ils puissent l'atteindre avec leurs javelots ou le frapper de leurs lances.

Pendant son séjour en Afrique, le célèbre voyageur Le Vaillant fut, un jour, averti de la présence de deux rhinocéros à peu de distance de son camp. Il distribua des fusils à ses chasseurs, prit deux de ses meilleurs chiens, et, se dirigeant vers le point indiqué, il aperçut les deux rhinocéros paisiblement arrêtés l'un près de l'autre, au milieu d'une plaine. Leur taille étant fort inégale, il jugea que ces animaux étaient mâle et femelle.

Il donna aussitôt des ordres à sa troupe; mais un de ses Hottentots, nommé Jonker, demanda instamment d'aller seul attaquer les deux animaux. Cette permission lui fut accordée, Le Vaillant se disant que si Jonker ne réussissait pas, la chasse pourrait toujours avoir lieu.

Le Hottentot se débarrassa de ses vêtements, et, ne prenant avec lui que son fusil, il se traîna sur le ventre, comme un serpent. Il avançait lentement, les yeux fixés sur les deux animaux; et dès qu'il leur voyait tourner la tête, il demeurait immobile.

« On eût dit un éclat de roche, et moi-même je m'y serais trompé, raconte le courageux voyageur. Son trainage, avec toutes ses interruptions, dura près d'une heure. Enfin, je le vis se diriger vers une grosse touffe qui formait un buisson et qui se trouvait à deux cents pas au plus des rhinocéros. Arrivé là, sûr de pouvoir se cacher sans être vu d'eux, il se releva, et, après avoir jeté les yeux de tous côtés, pour voir si ses camarades étaient tous arrivés à leur poste, il se prépara à tirer. »

Tant qu'avait duré la marche du Hottentot, Le Vaillant, armé d'une lorgnette de spectacle, l'avait suivi, le cœur palpitant; mais quand il le vit si près du redoutable gibier, son émotion redoubla.

« Que n'aurais-je pas donné dans ce moment pour être à la place de Jonker, ou tout au moins à côté de lui, dit-il, afin d'abattre aussi l'un de ces farouches animaux.

« J'attendais dans la plus vive impatience que le coup de Jonker partit, et je ne concevais pas ce qui l'empêchait de tirer; mais le Hottentot qui était à mes côtés, et qui, à la vue simple, le distinguait aussi parfaitement que moi avec ma lorgnette, m'avertit de son projet. Il me dit que si Jonker ne tirait point, c'est qu'il attendait qu'un des rhinocéros se détournât, pour l'ajuster à la tête,

s'il était possible, et qu'au premier mouvement qu'ils feraient, j'entendrais le coup.

« En effet, le plus gros des deux ayant regardé de mon côté, il fut tiré aussitôt. Blessé du coup, il poussa un cri effroyable, et, suivi de sa femelle, il courut avec fureur vers le lieu d'où le bruit était parti. Ce fut alors que je sentis mon cœur tressaillir et que mes craintes furent portées à leur comble. Une sueur froide se répandait sur tout mon corps; mon cœur battait si fort, que cela m'ôtait la respiration. Je m'attendais à voir les deux monstres renverser le buisson, écraser sous leurs pieds le malheureux Jonker et le mettre en pièces; mais il s'était couché le ventre contre terre. La ruse lui réussit parfaitement : ils passèrent près de lui sans l'apercevoir et vinrent droit à moi.

« Alors, à mon angoisse succéda la joie, et je m'apprêtai à les recevoir. Mais mes chiens, animés déjà par le coup de fusil qu'ils avaient entendu, se démenèrent tellement à leur approche, que, ne pouvant plus les contenir, je les détachai et les lâchai contre eux.

« A cette vue, ils firent un crochet et allèrent donner dans une des embuscades, où ils reçurent un nouveau coup de feu d'un des chasseurs, puis un troisième.... Mes chiens, de leur côté, les harcelaient à outrance, ce qui accroissait encore leur rage. Ils détachaient contre eux des ruades terribles; ils labouraient la plaine avec leurs cornes, y creusaient des sillons de sept à huit poüces de profondeur, et lançaient autour d'eux une grêle de pierres et de cailloux.

« Pendant ce temps, nous nous rapprochâmes tous, afin de les cerner de plus près et de réunir contre eux toutes nos forces. Cette multitude d'ennemis dont ils se voyaient entourés les mit dans une fureur inexprimable. Tout à coup le mâle s'arrêta, et, cessant de fuir devant les chiens, il leur fit face, et s'élança contre eux pour les attaquer et les éventrer. Mais, tandis qu'il les poursuivait, la femelle se détacha de lui et gagna au large.

« Je m'applaudis beaucoup de cette fuite, qui nous devenait très-favorable. Il est certain que, malgré notre nombre et nos armes, deux adversaires aussi formidables nous eussent fort embarrassés. J'avoue même que, sans mes chiens, nous n'eussions pu combattre qu'avec risques et dangers celui qui restait. Les traces de sang qu'il laissait sur son passage nous annonçaient qu'il avait reçu plus d'une blessure, et il n'en mettait que plus de rage à se défendre. Cependant, après quelque temps d'une attaque forcée, il battit en retraite et parut vouloir gagner quelques buissons, apparemment pour s'y appuyer et ne pouvoir plus être harcelé que par devant.

« Je devinai sa ruse, et, dans le dessein de la prévenir, je me jetai vers ces buissons, en faisant signe aux deux chasseurs les moins éloignés de moi de s'y porter aussi. Il n'était plus qu'à trente pas de nous quand nous nous emparâmes du poste. Puis, le visant tous trois en même temps, nous lui lâchâmes nos trois coups à la fois, et il tomba sans pouvoir se relever.

« Sa chute fut pour moi une jouissance délicieuse. Comme chasseur et comme naturaliste, je goûtais un double triomphe. »

L'animal blessé à mort se débattait encore de telle sorte, que ni chiens ni chasseurs n'osaient en approcher. Le Vaillant eût désiré mettre fin à son agonie, en lui envoyant une dernière balle; ses hommes le prièrent de n'en rien faire, et il se rendit à leur désir, quoiqu'il ne pût se l'expliquer. Mais, après la mort de la pauvre bête, il vit les Hottentots recueillir son sang avec un empressement extrême; et leur ayant demandé ce qu'ils en voulaient faire, il apprit que, dans le pays, chacun attribuait au sang desséché du rhinocéros le pouvoir de guérir diverses maladies.

En Asie, en Chine surtout, on croit que la corne de cet animal possède la propriété de neutraliser les effets du poison, ou tout au moins de dénoncer sa présence; aussi les grands qui ont quelque sujet de se méfier de leur entourage aiment à se servir des vases taillés dans cette corne.

Le rhinocéros ne se nourrit que de végétaux; mais il lui en faut beaucoup, et il cause de grands dégâts dans les plantations, lorsqu'il sort de ses forêts. Cela d'ailleurs arrive rarement; car il y vit dans l'abondance.

La femelle aime beaucoup son petit; elle veille sur lui avec une extrême sollicitude; aussi est-il dangereux de les rencontrer ensemble.

Le rhinocéros pris tout jeune se montre généralement inoffensif. En captivité il reçoit volontiers les friandises qu'on lui présente; mais il ne faut pas se fier à sa douceur, qui souvent fait place à des accès de colère.

L'hippopotame, dont le nom signifie cheval de fleuve, ressemble bien moins à un cheval qu'à un énorme cochon, arrivé au plus haut degré d'engraissement. C'est un animal amphibie, qu'on ne trouve que dans les grandes rivières de l'Afrique, depuis le Sénégal et le haut Nil jusqu'à la colonie du Cap.

« Il a la tête immensément large, dit le célèbre voyageur Anderson. Chacune de ses mâchoires est armée de deux formidables défenses. Celles de la mâchoire inférieure, qui sont toujours les plus considérables, atteignent quelquefois deux pieds de longueur.

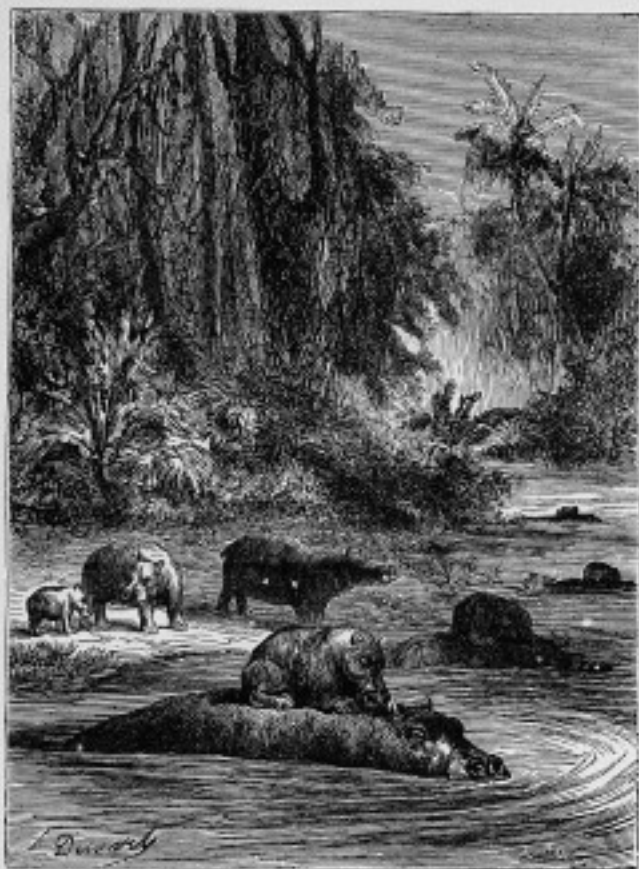
« Les yeux, que le capitaine Harris compare aux fenêtres du grenier dans une chaumière hollandaise, les naseaux et les oreilles sont tous placés presque au même plan. Cette circonstance permet à l'animal l'usage de trois sens et de la respiration, tout en n'exposant qu'une très-petite portion de sa volumineuse personne, quand il s'élève à la surface de l'eau. »

La taille de l'hippopotame n'est pas de beaucoup inférieure à celle de l'éléphant; mais ses jambes sont si courtes, en vérité, que son ventre touche presque la terre. Sa peau, qui a de deux à trois centimètres d'épaisseur, est nue, à l'exception de quelques poils sur le museau, le bord des oreilles et la queue, qui se termine par des soies d'une raideur extrême. Sa bouche, fendue jusqu'au delà des yeux, est vraiment effrayante; un homme y pourrait passer; mais l'hippopotame ne se nourrit pas de chair; il vit d'herbes, de roseaux, de racines et de plantes aquatiques.

Il passe dans l'eau la plus grande partie du jour; il s'y plaît, il y prend ses ébats avec une agilité bien différente de celle qu'il montre quand il cherche sa nourriture à terre, ce qui ne lui arrive que la nuit. Sa masse énorme semble

alors écraser ses courtes jambes, et sa marche n'est rien moins que gracieuse. Il ne s'éloigne jamais beaucoup de l'eau, et il s'y plonge dès qu'il se sent menacé.

Ordinairement il va paître dans les forêts voisines des lacs ou des fleuves; mais quelquefois aussi il se dirige vers les plantations et y cause d'importants dégâts. Non-seulement il est très-vorace, mais il foule les plantes sous ses pieds et se vautre dans les champs qu'il a dévastés.



Hippopotames au bord d'un lac.

Les troupeaux ne sont pas non plus à l'abri de ses attaques; il ne mange pas les bœufs, mais il semble les haïr, et l'on a vu souvent plusieurs de ces paisibles ruminants mis en pièces par un hippopotame.

La femelle est surtout à craindre quand elle nourrit son petit. Elle l'aime avec passion, veille sur lui sans cesse et croit voir des ennemis dans tous les êtres

qui l'approchent. Elle le porte sur son cou lorsqu'elle sort de l'eau ; et tant qu'elle y reste plongée, elle joue avec lui ou le regarde jouer. On ne peut sans grand danger attaquer une femelle d'hippopotame, accompagnée de son petit ; on doit même éviter de l'irriter ou seulement de l'inquiéter, à moins qu'on ne soit décidé à la tuer et assez bien armé pour y réussir.

Ce n'est pas avec des balles ordinaires qu'on peut venir à bout d'un hippopotame ; elles effleurent sa peau sans l'entamer, ou si l'on tire d'assez près pour qu'elles percent cette épaisse enveloppe, elles s'arrêtent dans la couche de graisse placée immédiatement au-dessous.

Les indigènes se servent peu d'armes à feu dans cette chasse ; ils ont recours au harpon. Ce harpon de fer, très-solide et très-lourd, est attaché à une perche longue de trois mètres environ. Un homme robuste la saisit, quand le moment d'attaquer l'animal lui semble propice ; il se dresse de toute sa hauteur, pour avoir plus de force, et, d'un seul coup, il l'enfonce dans le corps de l'amphibie. Celui-ci plonge et disparaît au fond de l'eau ; mais les efforts qu'il fait pour échapper à ses ennemis sont presque toujours inutiles.

Quelques chasseurs gagnent le rivage à l'aide d'un canot ; ils enroulent à un arbre la corde attachée au harpon, et ils tirent à eux l'hippopotame, après l'avoir laissé s'épuiser par la perte de son sang. Chaque fois qu'il reparait au-dessus de l'eau pour reprendre haleine, les hommes qui sont à terre et ceux qui restent dans les embarcations lui font de nouvelles blessures.

« Ainsi bloqué de toutes parts, dit M. Anderson, l'animal furieux se tourne plus d'une fois contre les assaillants. A l'aide de ses formidables défenses ou de son énorme tête, il cherche à renverser les canots ou à les mettre en pièces. Dans certains cas même, non content d'exercer sa vengeance sur les barques, il attaque l'un ou l'autre des hommes de l'équipage. D'une seule étreinte de ses terribles mâchoires, il mutile alors terriblement le pauvre diable ; il peut même le couper en deux par le milieu du corps.

Si la corde a été solidement passée autour d'un arbre assez fort pour résister à de violentes secousses, l'animal ne peut échapper à ceux qui l'ont blessé, parce qu'une bouée indique la place où il se débat. Si, au contraire, on n'a pas eu le temps d'attacher cette corde, la bête l'entraîne et disparaît ; mais pourvu qu'elle ait été mortellement blessée, on retrouve, au bout de quelques heures, son cadavre flottant. On ne manque pas d'aller attendre ses dépouilles au-dessous du lieu où il a été attaqué. C'est une bonne capture que le courant amène. On la tire hors de l'eau et on la met en pièces, pour saler la chair et fondre la graisse. L'une et l'autre sont fort estimées. Les chasseurs en trouvent un bon prix, soit dans leurs tribus, soit à la ville, où ils la vendent sous le nom de vache de mer. Quant aux défenses, on les expédie en Europe.

M. Brehm raconte qu'un soir, peu après le coucher du soleil, comme il revenait de la chasse au pélican, suivi d'un Nubien, qui portait son gibier, ils traversèrent un champ de cotonniers, dont la forêt vierge reprenait possession, et qu'elle remplissait de plantes épineuses.



« Contents de notre proie, dit-il, de la fraîcheur de la nuit, qui succédait à la chaleur du jour, nous suivions notre chemin.

« — Effendi, qu'est-ce que cela ? demande tout à coup le Nubien, et il me montre trois masses foncées comme des rochers, que je ne me rappelle pas avoir vues le jour ; je m'arrête et regarde ; mais une de ces masses se met à se mouvoir ; le grognement furieux d'un hippopotame frappe nos oreilles : l'animal se dirige sur nous. Le Nubien jette aussitôt ses armes et notre gibier.

« — Aide-nous, ô Seigneur du ciel ! s'écrie-t-il. Fuis, Effendi, par la grâce de Dieu, ou nous sommes perdus !

« Et il disparaît dans les buissons. Je sais que mes habits clairs vont attirer sur moi toute la fureur du monstre. Sans armes, car les miennes étaient trop faibles contre ce colosse si fortement cuirassé, je me précipite dans le fourré. Derrière moi l'animal rugit, frappe le sol ; devant moi, à droite et à gauche, les lianes et les épines forment un lacis inextricable ; les piquants des mimosas me blessent, les crochets recourbés des nabahks mettent mes habits en lambeaux ; et je cours toujours, dégouttant de sang et de sueur ; toujours tout droit devant moi, sans but, sans direction, poursuivi par la mort, sous la forme de ce hideux animal. Pour moi, il n'y a pas d'obstacle. Les épines me blessent douloureusement, je ne les sens pas ; je vais en avant, en avant, toujours en avant. J'ignore combien cette fuite a pu durer. Certes, elle n'a pas dû être longue ; car j'aurais fini par être atteint ; et cependant il me sembla que plusieurs siècles s'étaient écoulés depuis le moment de la poursuite. J'avais devant moi la sombre nuit, derrière moi un ennemi furieux. Je ne sais où je suis. Tout à coup je tombe ; je fais une chute profonde ; mais heureusement c'est dans le fleuve. En revenant à la surface de l'eau, je vois l'hippopotame au haut de la rive d'où je me suis précipité, et de l'autre côté les feux de notre barque. Je traverse à la nage un petit bras ; enfin, je suis sauvé.... »

La poursuite dont M. Brehm nous raconte ainsi les péripéties n'eût été ni longue ni sérieusement dangereuse, si le chemin eût été frayé devant lui ; car nous avons déjà dit qu'à terre, la marche de l'hippopotame est lourde et difficile.

Cet animal est d'ailleurs assez paisible quand on ne l'attaque ni ne l'inquiète ; mais il peut arriver que, dans un cours d'eau assez étroit, une embarcation le frôle sans que ceux qui la montent l'aient aperçu. Il se dresse alors, saisit entre ses énormes mâchoires les planches du bateau, les broie comme une mince branche, le renverse ou s'élance au milieu de l'équipage, y jette l'épouvante et quelquefois la mort.

Plusieurs des jardins zoologiques de l'Europe possèdent des hippopotames, ce qui permet d'étudier jusqu'à un certain point leur caractère et leurs mœurs. Tous ont été capturés jeunes, condition sans laquelle il eût été impossible de les habituer à la captivité et même de les prendre vivants.

Ce n'est qu'après la mort de la mère qu'on peut s'emparer d'un petit ; on le harponne légèrement ; on l'attire à terre ; on lui passe les mains sur le museau, pour que, reconnaissant l'odeur de ses nouveaux maîtres, il se laisse facilement approcher par eux, et on lui donne, selon sa taille et son appétit, une ou plu-

sieurs vaches pour nourrices. Cela dure jusqu'à ce qu'il veuille bien accepter de l'herbe, des racines, du riz, ou un mélange de farine et de légume.

Il peut vivre longtemps en captivité, même sous notre climat. On l'a vu plusieurs fois se reproduire dans les jardins zoologiques, où il n'est pas plus difficile à nourrir que nos cochons.

Le genre de pachydermes qui a pour type le sanglier compte des représentants dans toutes les parties du monde, excepté dans la Nouvelle-Hollande.

Les animaux qui le composent ont la tête allongée, les oreilles de moyenne grandeur et le plus souvent droites, les yeux obliquement fendus et fort petits. Leur corps, couvert de soies plus ou moins raides, est porté par des jambes minces et terminé par une queue enroulée sur elle-même. Les mâchoires ont des molaires assez fortes, des incisives qui s'usent et tombent quand l'animal n'est plus jeune, enfin des canines triangulaires, qui souvent prennent un grand développement et deviennent une arme redoutable.

Le sanglier, autrefois très-commun en Europe, y devient de jour en jour plus rare, par suite du déboisement d'un grand nombre de contrées. Il établit sa demeure, appelée bauge, au sein des forêts, dans le voisinage d'une mare ou d'un ruisseau. Comme les grands pachydermes dont nous avons parlé, les sangliers aiment à se vautrer dans la boue; mais ils ne tardent pas à chercher une eau courante pour s'y laver. Ils passent la journée à l'ombre, et ce n'est qu'après le coucher du soleil qu'ils sortent de leur retraite pour chercher les glands, les faines, les noisettes, les racines, les vers, les souris, les mulots dont ils font leur nourriture ordinaire.

S'ils se contentaient toujours de ce régime, on n'aurait rien à leur reprocher; mais ils profitent souvent de la nuit pour s'approcher des cultures. Ils entrent dans les blés, et non-seulement ils dévorent les épis, mais ils se roulent dans le champ, et s'y couchent lorsqu'ils sont rassasiés. Les pommes de terre leur plaisent beaucoup aussi; et quand ils les ont goûtées, le paysan qui les a plantées n'a pas à s'inquiéter de savoir quand elles seront bonnes à récolter.

Les sangliers, à de rares exceptions près, vivent en familles. Les jeunes restent au moins pendant deux ans avec leurs parents, et, comme la fécondité de la mère est très-grande, la famille ne tarde guère à devenir nombreuse. Quelquefois plusieurs couples et leurs petits se réunissent et forment un troupeau, dont les membres vivent en bonne intelligence et prennent leur part de la défense commune.

L'aspect du sanglier n'a rien de rassurant. Sa grosse tête, hérissée de soies noires ou brunes, armée de formidables défenses et terminée par un groin énorme, est vraiment terrifiante, surtout quand, animé par la colère, il se retourne sur le chasseur ou fait face aux chiens qui le poursuivent.

On ne peut dire que ce soit un animal féroce; car il n'attaque ni le bûcheron qui travaille dans la forêt, ni les femmes ou les enfants qui ramassent des branches mortes, des faines ou des glands, ni les écoliers qui vont cueillir des noisettes pendant les vacances, ni même les animaux dont il se nourrit volontiers lorsqu'il rencontre leurs cadavres.

C'est seulement quand il est provoqué par l'homme ou harcelé par les chiens qu'il se souvient de sa force et se précipite sur ses agresseurs. Tant qu'il n'est pas blessé, il cherche à se dérober au danger par la fuite. Il va droit devant lui, s'ouvrant, à l'aide de son groin et de ses défenses, un chemin dans les fourrés les plus épais. S'il rencontre un chasseur sur son passage, il le renverse et lui donne quelque coup de boutoir; mais si l'homme se jette de côté, l'animal ne se détourne pas pour l'attaquer.

Quand le sanglier est blessé, sa fureur n'a pas d'égale, et il est plus difficile de lui échapper. Sans se soucier des chiens, il fond sur le chasseur avec une vitesse extrême; et si celui-ci n'est pas sûr de pouvoir le tuer, il fera bien de se cacher derrière un arbre ou d'y grimper à la hâte. Fuir devant la bête est tout ce qu'il y a de plus dangereux. Il vaudrait encore mieux, s'il est impossible de lui échapper autrement, se jeter par terre; les blessures qu'on peut recevoir ainsi sont moins graves, le sanglier frappant plutôt de bas en haut que de haut en bas.

Il n'y a pas de situation plus critique que celle du chasseur sur lequel s'acharne un sanglier blessé; c'est un homme mort, à moins qu'il ne puisse tirer son couteau et ne parvienne à tuer la bête furieuse. La chasse au sanglier est la seule où l'on puisse, dans notre pays, courir d'autres dangers que ceux qui résultent de l'imprudence des chasseurs.

La femelle du sanglier porte le nom de laie. Elle n'a pas les formidables défenses du mâle, mais elle n'est pas moins courageuse; et quand elle a des petits, elle est encore plus à craindre que le mâle.

Jusqu'à six mois, les petits se nomment marcassins; ils sont rayés de brun foncé et de brun clair; aussi dit-on, d'un jeune qu'on a tué, qu'il porte encore la livrée. De six mois à un an, on l'appelle tête rousse, puis bête de compagnie; à deux ans, c'est un ragot; à trois, c'est un tiers-an.

Les vieux sangliers finissent par ne plus se plaire avec les autres ou par être bannis du troupeau. Ils vivent à leur fantaisie, mais à l'écart, et sont appelés solitaires ou ermites.

Le sanglier peut, dit-on, vivre de vingt-cinq à trente ans. Dans nos pays, il n'a d'ennemi sérieux que l'homme. Le loup et le renard enlèvent bien, de temps à autre, quelque marcassin qui vient à s'éloigner de sa mère; mais celle-ci fait si bonne garde et défend si bien ses enfants, que rarement ils deviennent la proie de ces gloutons. Si une laie qui a des petits vient à périr, une autre les adopte, les surveille avec la même sollicitude et combat pour eux avec le même courage. Dans les pays chauds où rôdent le tigre, le lion, le léopard, les sangliers, aussi bien que les marcassins, tombent parfois sous la dent de ces grands carnassiers.

Les sangliers africains, ceux du Japon, de l'Inde, etc., ont les mêmes mœurs que les nôtres, mais ils sont plus petits et diversement colorés. La chair de ces animaux est estimée, surtout lorsqu'ils sont jeunes.

Il est facile d'apprivoiser un sanglier: il apprend vite à connaître celui qui le nourrit; et il devient beaucoup plus doux qu'on ne pourrait le supposer d'après ses habitudes sauvages.